

# Schreber et les appareils du symptôme

---

Jacques PODLEJSKI

Revisiter le cas Schreber à la lumière des avancées de Lacan dans son étude sur Joyce, telle fut l'invitation à l'origine de ce travail. On en mesure aisément la difficulté : le *Séminaire III* sur les psychoses traite d'une psychose avérée, celle de Schreber, et de la logique structurale de son déclenchement pour interroger les conditions de possibilité de son traitement par la psychanalyse. Vingt ans plus tard, Lacan – même s'il ne l'affirme pas explicitement – ne fait pas grand mystère d'une position psychotique de Joyce hors déclenchement, mais considère que celui-ci n'a rien à attendre de la psychanalyse, ayant trouvé par lui-même un savoir y faire avec son symptôme à la hauteur de ce que l'on peut en attendre de mieux.

Vingt ans d'élaboration continue séparent le *Séminaire III* du *Séminaire XXIII*, vingt ans qui voient le concept de parlêtre se substituer à celui de sujet, vingt ans qui déterminent le passage de la clinique structuraliste à la clinique borroméenne. De l'une à l'autre, la question du père se trouve profondément remaniée.

En 1958, considérant qu'il n'est « pas question d'œdipe s'il n'y a pas le père et [qu']inversement, parler d'œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père <sup>1</sup> », Lacan établit une distinction formelle entre le père comme sujet et le père comme fonction, pour aborder une autre dimension que la dimension réaliste du personnage paternel. Cette autre dimension, il l'aborde par l'articulation des trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, ce qui l'amène à reprendre le tableau à trois étages qu'il a introduit l'année précédente où il distingue : la castration, manque symbolique dont l'agent est réel et l'objet imaginaire ; la frustration, manque imaginaire dont l'agent est symbolique et l'objet réel ; la privation, manque réel dont l'agent est imaginaire et l'objet symbolique.

C'est donc par l'articulation des trois catégories R, S, I que le père entre en fonction, comme métaphore. Par la métaphore paternelle, le Père entre en possession par voie métaphorique de l'objet du désir de la mère, qui se présente sous la forme du

---

Jacques Podlejski, <japo@club-internet.fr>

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 166.

phallus. Autrement dit, par l'opération métaphorique, le Nom-du-Père barre le désir de la mère et introduit le sujet à la signification phallique. Le Nom-du-Père a ainsi « la fonction de signifier l'ensemble du système signifiant, de l'autoriser à exister, d'en faire la loi » ; il conditionne l'entrée en jeu du phallus dans le système signifiant comme « signifiant du signifié en général <sup>2</sup> ».

La psychose se caractérise alors comme le manque d'un signifiant dans l'appareil symbolique dont dispose le sujet. La forclusion du Nom-du-Père signe l'échec de la métaphore paternelle et constitue « le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la différencie de la névrose <sup>3</sup> ». Selon la conception de Lacan de cette époque, le psychotique, le sujet forelos ne peut tenir que pour autant que le point critique de son édifice symbolique n'est pas touché. Que le Nom-du-Père « soit appelé en opposition symbolique au sujet <sup>4</sup> » révèle le défaut du signifiant lui-même, « un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique <sup>5</sup> ».

Lacan met donc au compte de l'absence du processus métaphorique l'effondrement psychotique, la régression au stade du miroir et les tentatives du sujet pour pallier par l'imaginaire l'élimination du phallus. Sa démonstration repose sur l'analyse des mémoires du président Schreber, notamment de sa vision de la fin du monde, de l'altération de l'identité et de l'image du corps, de la conviction de sa propre mort, de la stupeur catatonique rapportée par ses médecins jusqu'à la résolution dans la métaphore délirante d'être une femme en subissant l'éviration.

En dégagant l'opérateur logique du Nom-du-Père, Lacan pose les fondements de la clinique structurale en situant dans le rapport au signifiant les deux processus qu'avait repérés Freud, refoulement pour la névrose, forclusion pour la psychose. On se situe dans une logique binaire rigoureuse : il y a ou il n'y a pas mise en fonction de cet opérateur.

Si le processus à l'origine du déclenchement est finement décrit, la question des voies par lesquelles le sujet forelos parvient à se maintenir hors déclenchement reste peu élucidée et la théorie ne donne pas les outils épistémologiques permettant de concevoir une distinction entre la position de Schreber avant son déclenchement et celle d'un névrosé.

---

2. *Ibid.*, p. 240.

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 575.

4. *Ibid.*, p. 577.

5. *Ibid.*, p. 558.

Cette clinique structuraliste, à laquelle nous nous sommes tous formés, se trouve à certains égards subvertie par la clinique borroméenne, que nous peinons encore à nous approprier. C'est qu'elle suppose d'abandonner la terre ferme et le confort des classifications bien tranchées pour des terrains moins assurés. En effet, si en 1948 Lacan martelait que « ne devient pas fou qui veut <sup>6</sup> », il manifestait vingt-cinq ans plus tard une conception beaucoup plus extensive de la psychose, considérant que ce n'est pas un privilège que d'être fou <sup>7</sup>, et n'hésitait pas à ironiser sur lui-même lors de son passage à l'université de Yale : « Je dirais que je suis psychotique en ce sens que j'ai toujours essayé d'être rigoureux <sup>8</sup>. » En cela, il rejoignait le relativisme tardif de Freud qui affirmait : « Toute personne normale n'est en fait que moyennement normale, son moi se rapproche de celui du psychotique dans telle ou telle partie, dans une plus ou moins grande mesure <sup>9</sup>. »

Dans les années 1970, Lacan reprend ses catégories RSI non plus dans le cadre d'une combinatoire des catégories du manque mais dans une approche topologique. Dans celle-ci, le privilège accordé au symbolique se perd, et le sujet se supporte non plus d'un signifiant privilégié mais d'une forme particulière de nouage opéré entre les trois catégories RSI figurées par autant de ronds de ficelle.

Les nœuds borroméens résultent d'un entrecroisement de ronds tel que la rupture d'un seul libère tous les autres. On peut en réaliser avec autant de ronds que l'on veut, mais il en faut au moins trois. La solution parfaite consisterait dans le nouage borroméen des trois ronds de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Mais Lacan constate qu'il n'en est pas ainsi et que, dans le cas le plus général, les trois ronds R, S et I sont simplement empilés les uns sur les autres et que leur nouage en nécessite un quatrième.

Partant de la lecture des textes de James Joyce, il reprend alors la question « qu'est-ce qu'un père ? ». Sa réponse n'est plus alors référée à la structure du langage, il ne dit plus que c'est une métaphore. Ce qu'il indique, c'est qu'un père est un élément topologique : « Le père est cet élément quart sans lequel rien n'est possible dans le nœud de l'imaginaire, du symbolique et du réel. » Mais il ajoute : « Il y a une autre façon de l'appeler et c'est là que je coiffe aujourd'hui ce qu'il en est du Nom-du-Père au degré où Joyce en témoigne – de ce qu'il convient d'appeler le sinthome <sup>10</sup>. » Avec le sinthome, Lacan introduit une nouvelle catégorie qui coiffe, qui englobe ce qu'il

---

6. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, op. cit., p. 176.

7. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 87.

8. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 9.

9. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 250.

10. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, op. cit., p. 167.

avait jusqu'alors référé au Nom-du-Père. Le privilège accordé à ce signifiant tombe et le Nom-du-Père devient une forme symptomatique parmi d'autres permettant d'assurer un nouage convenable RSI.

On remarque que d'une époque à l'autre se produit une sorte de retournement. Dans les années 1950, c'est par la mise en fonction de l'articulation structurale des trois catégories du manque, réel, symbolique et imaginaire, que le sujet accède à la plénitude de l'ordre symbolique et au signifiant du Nom-du-Père, alors que, dans les années 1970, c'est le sinthome, Nom-du-Père ou symptôme, qui vient nouer les trois registres RSI.

Bien au-delà du symbole d'un sens méconnu qui serait à déchiffrer, le symptôme en vient donc à désigner la modalité singulière de traitement de la jouissance qui permet au parlêtre d'en limiter l'empan et d'assurer comme quatrième rond un nouage, fût-il précaire, des registres R, S et I. Il est la marque irréductible de la singularité de son rapport au réel et permet à celui qui en est le siège aussi bien que l'auteur de soutenir son rapport au monde et de se maintenir dans le lien social. Cette fonction nouante du symptôme se fonde sur un trait singulier à partir duquel se développe un appareil symptomatique de plus en plus robuste, par assemblage de composants divers qui supportent le sujet dans sa confrontation au réel.

Que peut-on dire de ce qu'il en est pour Schreber de ce point de vue, soit en deçà, soit au-delà de ce que Lacan, étudiant le déclenchement de sa psychose en 1956, nomme mort du sujet et qui peut être référé à la rupture du nœud borroméen qu'il décrit en 1973 ?

Les travaux d'enquête et de compilation de documents publiés dans les années 1980 par le Néerlandais Han Israëls ont mis au jour un abondant matériel, tant antérieur que postérieur à la deuxième hospitalisation, matériel qui est resté inaccessible à Freud et à Lacan. En ce qui concerne la période précédant la première hospitalisation, des éléments recueillis par cet auteur font état d'expertises psychiatriques attestant que Schreber présentait très tôt, c'est-à-dire dès l'époque de son mariage, des idées hypocondriaques<sup>11</sup>.

Freud<sup>12</sup> souligne que l'on trouve presque toujours des idées hypocondriaques associées à la paranoïa ou comme prodrome du déclenchement de la psychose paranoïaque. Pour autant, tout épisode hypocondriaque ne conduit pas nécessairement à cette issue, comme le montre le cas de Schreber. Les moments de trouble hypocondriaque qu'il connaît entre 1877 et 1878, période qui voit le suicide de son frère puis son mariage et le départ du domicile maternel qu'il n'avait, à 36 ans, encore

11. H. Israëls, *Schreber père et fils*, Paris, Seuil, 1986, p. 175

12. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 303.

jamais vraiment quitté, n'empêchent pas le développement fulgurant de sa carrière de juriste, jusqu'à sa candidature malheureuse au Reichstag, six ans plus tard.

La clinique permet de considérer que l'hypocondrie peut se présenter comme ultime recours lorsque vacille toute autre forme de nouage symptomatique, qu'en donnant un contenu, fût-il imaginaire, à l'angoisse, elle constitue le dernier poste qui prémunit le sujet du basculement dans la psychose clinique. L'expérience d'un mode d'accueil de la parole de sujets affectés d'hypocondrie éclairé par la clinique borroméenne permet ainsi de vérifier qu'en certaines occurrences, ces troubles peuvent servir de fondement à la reconstruction d'un appareil symptomatique qui ne passe pas par un déclenchement. À certains égards, Freud le note également <sup>13</sup>, l'hypocondrie est dans le même rapport à la psychose que celui de la phobie à la névrose, l'angoisse se trouvant un correspondant imaginaire sur une partie du corps dans le premier cas, ce correspondant relevant du registre symbolique dans l'autre.

L'échec de Schreber à l'élection au Reichstag en 1884 fut pour lui une rude épreuve et l'épisode hypocondriaque qui s'ensuivit sans doute sévère. Mais ce fut surtout l'occasion d'une très mauvaise rencontre, celle du professeur Flechsig. Celui-ci, en rapportant à une intoxication médicamenteuse la cause du malaise éprouvé par Schreber, le dépossédait tant du bénéfice de la fonction nouante de son symptôme que de la responsabilité de sa production, faisant par ailleurs, avec cette allégation de savoir, le lit de la position de persécuteur qui devait lui échoir. Dans ses mémoires, Schreber fait un sort à cette interprétation qu'il qualifie de pieux mensonge <sup>14</sup> tout en reconnaissant son rôle dans le rétablissement momentané de son état. Cette lecture est conforme à la thèse soutenue par Michel Mesclier selon laquelle c'est bien au cours de cette première hospitalisation que se sont mises en place les conditions du déclenchement de la psychose, huit ans plus tard, en 1893.

Après la décision de 1902 de la cour d'appel de Dresde qui met fin à sa deuxième hospitalisation et le réintègre dans la plénitude de ses droits civils, Schreber quitte la clinique du Sonnenstein pour habiter un temps chez sa mère, pour laquelle il se serait occupé de gestion immobilière. À cette époque, selon un neveu éloigné <sup>15</sup>, il rend des visites protocolaires pour annoncer à tout un chacun qu'il est guéri, et le fait qu'il a défendu lui-même le procès en mainlevée de sa tutelle fait forte impression. Il semble également qu'il n'ait plus parlé de sa maladie et que ses manifestations résiduelles soient restées très discrètes.

---

13. *Ibid.*

14. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 45.

15. H. Israëls, *Schreber père et fils*, *op. cit.*, p. 209.

L'année suivante, celle de la publication des mémoires, Schreber rentre à Dresde auprès de son épouse et adopte légalement Fridoline, une jeune fille de 13 ans qui témoignera ultérieurement de sa vie à cette époque. Schreber est membre actif d'un club d'échecs, il joue du piano, il s'occupe de sa fille adoptive, il l'accompagne dans ses progrès scolaires et l'emmène en promenade et dans des séjours de villégiature. À l'occasion, il rédige et présente des poèmes lors de cérémonies familiales ou officielles. Il suit de près la construction d'une nouvelle maison à Dresde. Pour donner une idée de cette renaissance sociale et de la capacité retrouvée de Schreber pour s'arranger avec les semblants, citons cette anecdote relevée par Han Israëls : en voyage avec sa fille adoptive dans le Tyrol, Schreber croise le roi August de Saxe descendu avec sa famille dans le même hôtel et salue alors la rencontre par la lecture d'un poème de son cru <sup>16</sup>.

Au point de départ de ce renouveau, il y a bien sûr la construction délirante, à l'élucidation de laquelle Freud et Lacan à sa suite se sont attachés. Mais il y a aussi, et l'accent a peut-être été insuffisamment mis sur ce point, le travail d'écriture en tant que tel. Schreber précise à cet égard que, à l'origine de la rédaction de ses mémoires, il n'avait pas en tête de les publier. L'idée de le faire ne lui est venue qu'à mesure de leur avancement <sup>17</sup>. C'est dire que quelque chose d'une adresse possible s'est fait jour dans le cours même de l'écriture, dans le recours à la lettre comme dépôt de jouissance, et on peut former l'hypothèse que ce rapport à l'écrit a joué un rôle tout à fait déterminant dans son évolution. De ce point de vue, on pourrait aussi dire qu'à l'instar de Joyce, Schreber est un écrivain, que ce sont l'écriture de ses mémoires puis la visée de leur publication, comme symptômes, qui ont ouvert la porte à son rétablissement dans le lien social. En revanche, on ne rencontre pas chez Schreber la volonté, déterminante chez Joyce, d'être un écrivain reconnu. On peut supposer qu'en tient lieu la perspective délirante d'être changé en femme pour donner naissance à une nouvelle humanité.

Ainsi, posé sur les fondements de son délire et de sa formalisation écrite, Schreber reconstruit tout un réseau d'habiletés sociales, qui sont autant de modes de diversification et de consolidation symptomatique qui rendent le délire et les manifestations hallucinatoires moins prégnants, ses proches attestant qu'il ne parlait plus de sa maladie <sup>18</sup>.

Mais ces liens ne tiendront pas en raison de la rencontre fatale d'une triple conjoncture défavorable, survenue cinq ans plus tard, qui en sapent les fondements. En voici les grandes lignes.

---

16. *Ibid.*

17. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 9.

18. H. Israëls, *Schreber père et fils*, *op. cit.*, p. 215-216.

Il y eut d'abord le décès de sa mère, le 14 mai 1907. Au-delà de la perte de cette mère dont il était resté très proche et à laquelle il avait fait appel en de nombreuses circonstances, il eut dès lors à gérer des conflits entre les associations Schreber, celles qui développaient les jardins familiaux. La première de ces associations vit le jour en 1864, trois ans après la mort du père de Schreber, en se réclamant de ses principes d'éducation physique et en implantant d'abord un terrain de gymnastique appelé *Schreberplatz* puis les fameux jardins familiaux, les *Schrebergärten*. À partir de 1874, les associations Schreber se multiplièrent et se fédérèrent, en associant divers membres de la famille à leurs activités en tant que membres honoraires. À son décès, Pauline, la mère de Schreber, laissa un legs aux associations dans un document mentionnant la principale de ces fédérations. Celle-ci contesta alors les prétentions des autres associations à une part de ce legs, mettant en doute la fidélité de leur rapport à la mémoire de Moritz Schreber et demandant l'arbitrage du président Schreber, en tant que juriste et descendant direct de leur inspirateur. Une note du dossier médical de Schreber y fait référence : « Après la mort de sa mère, il fit beaucoup de calculs se rapportant à de nombreux legs ; il se surmena quelque peu et dormit mal pendant plusieurs nuits <sup>19</sup>. » Cette même année, il fit paraître dans le bulletin des associations une déclaration alambiquée sur le sujet, qui témoigne de son embarras devant l'impossibilité de répondre, ainsi qu'il y est convoqué, du nom du père.

C'est dans ce contexte déjà troublé que, le 14 novembre, sa femme est frappée d'une attaque d'apoplexie qui la laisse aphasique plusieurs jours. Très vite les hallucinations reprennent, il craint une rechute, son état empire et il donne pour consigne à sa fille adoptive de se tenir prête à prévenir le docteur pour qu'on vienne le chercher <sup>20</sup>. Treize jours plus tard, Schreber est interné à sa demande à la clinique de Dözen près de Leipzig, où il refuse, pour ne pas leur nuire, les visites de sa femme et de sa fille adoptive. Il décède lors de cette troisième et dernière hospitalisation, trois ans plus tard, après un épisode de dyspnée et d'insuffisance cardiaque.

La trajectoire de Schreber témoigne de la fragilité des appareils symptomatiques qu'il fut à même de construire. Ceux-ci se trouvent compromis une première fois à la suite de son mariage, puis une deuxième lors de son échec en politique, et il y répond à chaque fois par un symptôme hypocondriaque. Puis surviennent l'entrée dans la psychose clinique, le rétablissement après l'écriture et la publication de ses mémoires, jusqu'au déclenchement final, cinq ans plus tard.

Tout autre est la situation de Joyce, qui n'a traversé aucune catastrophe subjective de cet ordre. À quel facteur pourrait-on rapporter ce que l'on pourrait concevoir comme clinique différentielle du déclenchement ? Lacan nous donne une indication

19. D. Devreese, H. Israëls et J. Quackelbeen, *Schreber inédit*, Paris, Seuil, 1986, p. 96.

20. H. Israëls, *Schreber père et fils*, *op. cit.*, p. 224 et sq.

à cet égard en distinguant la forclusion « simple » de Schreber de la forclusion « de fait » qui serait celle de Joyce. Ce distinguo peut-il être rapporté à la réalité de l'environnement familial et social dans lequel ils sont venus chacun au monde ? Aux pères de la réalité auxquels ils ont eu chacun affaire ?

On trouve dans diverses sources beaucoup de détails sur la remarquable famille Schreber, avec une généalogie qui remonte jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle <sup>21</sup>. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la lignée paternelle voit se succéder une série d'éminents lettrés qui ont connu une grande notoriété et marqué l'histoire intellectuelle de leur époque. On note successivement Johannes David, directeur d'école, puis Daniel Gottfried, juriste et économiste, né au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ira suivre l'enseignement de Linné à Upsalla. Vient ensuite Daniel Gottfried, le grand-père du président, juriste également, dont le demi-frère, Johann Christian Daniel, naturaliste, sera le traducteur de Linné en Allemagne. Puis vient enfin le père du président, Daniel Gottlieb Moritz, médecin, directeur de clinique et célèbre éducateur, qui donnera son nom, après sa mort, aux fameux *Schrebergärten*, qui désignent encore aujourd'hui les jardins familiaux en Allemagne.

Dans « D'une question préliminaire... », Lacan fait un sort à ce père en soulignant les effets fréquemment ravageants de la figure paternelle « dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose [...], tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant <sup>22</sup> ».

Bien différente est la généalogie de James Joyce, dont on trouve quelques repères dans la biographie de Richard Ellman <sup>23</sup>. À la jointure des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, vit le trisaïeul, Georges Joyce, riche propriétaire foncier. Vient ensuite James, l'arrière-grand-père, qui s'associe avec son fils James-Augustin pour mener différentes affaires qu'ils conduisent systématiquement à la banqueroute. James-Augustin, le grand-père, s'en tire par un mariage avantageux, les biens de son épouse, née O'Connell, permettant d'assurer son aisance matérielle. Vient enfin le père, John. Après des études ratées, il hérite d'une rente de son grand-père maternel O'Connell, qu'il dilapide rapidement, assure quelques emplois puis vit, après son mariage, d'hypothèques successives, onze en tout, jusqu'à épuisement de son patrimoine. Dans le *Portrait de l'artiste*, Joyce tire ainsi le portrait de son père : « Étudiant en médecine, rameur, ténor,

21. Anonyme, « Une étude : la remarquable famille Schreber », *Scilicet*, n° 4, 1973, Paris, Seuil, p. 287-321 ; H. Israëls, *Schreber père et fils*, *op. cit.* ; D. Devreese, H. Israëls et J. Quackelbeen, *Schreber inédit*, *op. cit.*

22. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 579.

23. R. Ellmann, *Joyce*, Paris, Gallimard, 1987.

acteur amateur, politicien tonitruant, petit propriétaire, secrétaire, quelque chose dans une distillerie, percepteur, banqueroutier et présentement laudateur de son propre passé<sup>24</sup>. »

On le voit, tout oppose les pères de la lignée Schreber et ceux de la lignée Joyce, ces pères dont on peut tout de même supposer qu'ils ont été pour quelque chose dans la détermination des rapports du juge et de l'écrivain au langage. Il est remarquable à cet égard que, si l'on considère l'évolution historique des figures de la paternité, ils n'appartiennent manifestement pas au type de la même époque et que le père de Joyce est incomparablement plus proche du père inconsistant actuel que celui de Schreber, qui, lui, ressemble plutôt à une caricature de père des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

On pourrait s'interroger sur le rôle de l'écart entre ces deux figures paternelles dans la différenciation des formes de psychose dont sont affectés Schreber et Joyce : suradaptation ou déclenchement violent pour le premier, manifestations discrètes (par exemple dans l'épisode de la raclée évoquée dans le *Portrait*) et suppléance stable pour le deuxième. Alors le déclin des figures de l'autorité et l'inconsistance croissante du père dans la postmodernité contemporaine auraient pour conséquence une prévalence accrue de formes de psychoses offrant une plus grande latitude au sujet pour la mise en place de solutions sinthomatiques robustes, pour l'invention de savoir y faire avec la jouissance n'impliquant pas un déclenchement.

S'il est manifeste que la clinique borroméenne renouvelle l'abord des psychoses et de la question des suppléances, force est de constater que la confrontation directe au vide creusé par la forclusion du Nom-du-Père reste un point de butée indépassable pour Schreber. En ce sens, on ne peut considérer que la façon dont Lacan la problématise dans les années 1950 se trouve dépassée par ses avancées sur le symptôme. Pour autant, ces dernières, en permettant de concevoir des modalités de nouage singulières faisant support du sujet sans le concours de ce signifiant particulier, mettent en lumière l'inconsistance de la catégorie des psychoses, qui se trouve réunir des cas si différents et structurellement singuliers qui ne sauraient en aucune façon être collectivisés.

L'émergence historique de la catégorie des psychoses ressortit dans une large mesure à la position névrocetrique du fondateur de la psychanalyse et à sa visée de sauver le père. Celles-ci l'ont amené à introduire, dans la continuité d'une tradition classificatrice propre à son époque et à partir de considérations psychopathologiques, une partition selon la mise en fonction ou non du Nom-du-Père, frappant de façon indélébile les psychoses de la marque de la folie et de la désocialisation.

---

24. J. Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, cité par R. Ellmann, *Joyce, op. cit.*, p. 36.

Cette partition s'est trouvée renouvelée par l'approche structuraliste de Lacan, mais elle n'a pu se déprendre totalement de cette origine, en dépit des appels restés trop souvent incantatoires à ne pas considérer la psychose comme déficitaire. Comment pourrait-elle d'ailleurs se dégager totalement de cette conception puisqu'elle se trouve précisément définie en rapport à la névrose par un défaut, celui de la mise en fonction du signifiant du Nom-du-Père ?

En pluralisant les modes de nouage borroméen par le symptôme – le Nom-du-Père se trouvant alors réduit à un cas particulier –, Lacan permet de dépasser cette difficulté, et il est à cet égard significatif qu'il évite de répondre formellement à la question qu'il pose quant au diagnostic de structure dans son étude sur Joyce.